

Une escapade en mer

Cette histoire a commencé par une entrevue avec le directeur de mon université. J'étudiais le monde antique et l'un des principaux objectifs de mon établissement était de découvrir un nouveau site de fouilles archéologiques, ce qui aurait fait avancer les connaissances archéologiques de l'époque. Mon directeur, monsieur Dupont-Rambaud, avait décidé de me confier la tâche complexe de découvrir un endroit idéal pour effectuer les recherches. J'étais plutôt flatté, car il s'agissait d'une mission importante. Cependant, monsieur Dupont-Rambaud m'avait prévenu : je ne devais pas rentrer bredouille, il comptait sur moi pour mener à bien le projet !

Quelques temps plus tard, mon université se situant à Paris, je m'embarquai à Marseille pour gagner la Grèce et Athènes, où je supposais qu'il y avait encore pas mal de choses intéressantes à découvrir sur l'époque hellénique. Pour me loger, j'avais contacté une ancienne connaissance, un camarade de lycée nommé Georges Papadimitriou, récemment parti rejoindre sa famille en Grèce.

La traversée se passa sans incident notable. L'entrée du port d'Athènes fourmillait de petits bateaux de pêche à moteur, et de grands paquebots et cargos, plus majestueusement, allaient et venaient à intervalles réguliers. Je ne m'étais pas imaginé Athènes comme cela : de grands immeubles et des usines à perte de vue. Seule trace visible du lointain passé de la cité, l'acropole surplombait la ville. Avant cela, si l'on m'avait demandé de décrire la ville, j'aurais parlé de ruelles étroites, de maisons coquettes, de centaines de temples à colonnes dédiés aux nombreuses divinités du Panthéon grec. J'éprouvais une certaine déception. Mais l'heure n'était pas à la réflexion et je rejoignis sans attendre mon ami qui m'attendait sur le quai.

Je passais les jours suivants dans la grande bibliothèque d'Athènes, à parcourir les archives, en quête d'un indice pour orienter mes recherches. Mais, alors que mon regard s'attardait sur un rayon, un petit livre très ancien attira mon attention. Je le pris. C'était un curieux ouvrage, dont la couverture était fort abîmée, ainsi que la reliure. Je l'ouvris. À l'intérieur étaient écrites d'étranges formules en grec ancien. Malgré mes excellentes connaissances des différentes langues grecques, je ne parvins pas à déchiffrer plus que quelques mots. Amusé, je le mis dans ma poche. Puis, j'entrepris de noter les informations intéressantes que je découvrais dans les différents ouvrages. Cela pourrait m'être utile par la suite. Mais, d'indications sur un endroit où auraient existé des villes et des comptoirs, point. Je ressentais le besoin de mettre le nez hors des papiers et décidai de profiter du voyage pour faire un peu de tourisme. Visiter les Cyclades serait aussi instructif

qu'agréable. Le temps de louer un bateau à moteur et de me procurer du matériel de navigation et en avant. Je partis le lendemain. Je goûtais fort cette escapade en mer. Le temps paraissait propice et les îles que je découvrais m'enchantaient, moi qui n'avais que rarement mis les pieds hors de Paris. J'avais le plaisir de pêcher pour agrémenter mes repas et je fus assez heureux pour attraper des germons, sorte de thons, qui fournirent à ma table une chair excessivement délicate. Mais un soir, alors que j'étais en train de répertorier les animaux marins que j'avais rencontrés depuis mon départ, je remarquai que le baromètre s'affolait. En observant le ciel, je me rendis compte qu'une tempête se levait. Inquiet, je gagnais au plus vite l'île la plus proche, qui s'avéra être Santorin. Je l'échappais belle ce jour-là car à partir du moment où je débarquai sur l'île, l'orage se déchaîna. Je n'eus que le temps de m'abriter dans une petite auberge où je passai la nuit. Dès les premières lueurs du jour, je me rendis au débarcadère et liai conversation avec des pêcheurs en train de réparer les bateaux qui avaient souffert pendant la nuit. Ils me confirmèrent qu'ils allaient reprendre leur activité, l'intempérie s'étant achevée. Cependant, on m'avait confié une mission et je devais m'en acquitter. Il fallait donc mettre fin à cette sympathique escapade et rentrer à Athènes. En sortant du port, je distinguais ces pêcheurs qui gagnaient laborieusement leur vie. Je repensais à Athènes, l'Athènes antique, de l'époque de Périclès, celle que j'avais imaginée. Le soleil se levait doucement. Un brouillard blanc enveloppait peu à peu les environs, tel un drapeau de paix. Il était si épais que je m'y perdis, et, au bout d'un temps que je ne pus déterminer, ce fut avec soulagement que je vis qu'il se dissipait. Quelle ne fut pas ma surprise quand je vis que j'étais à la hauteur de l'île d'Eubée ! J'avais donc dérivé si longtemps ? Quoi qu'il en soit, je devais longer la côte pour retrouver le port principal de la capitale : le Pirée. D'ailleurs, une excellente idée m'était venue en tête. Corinthe et l'isthme étaient des endroits idéaux pour faire des recherches, car ils étaient exposés à un intense commerce. Mais avant cela, je devais passer à Athènes et me restaurer, car il était déjà assez tard dans la journée. En entrant dans le port d'Athènes, je fus ébahi : plus d'immeubles ni d'usines, ni de grandes rues ni de voitures, mais des charrettes, de petites maisons, sans compter nombre de petits poulets, de chèvres et d'animaux de toutes sortes qui flânaient. L'acropole paraissait comme neuve et Athènes plus belle, semblable à celle que j'avais imaginée. De plus, des trières, navires de guerre à rames et à voiles, patrouillaient dans la rade. Mais qu'était-ce ? Un carnaval ? Encore sous le choc, je sautai à terre et restai planté là, sans savoir que dire et quoi faire, complètement désorienté. Cependant, lorsqu'un hoplite m'aborda en grec ancien, j'eus une certitude : j'étais remonté dans le temps !

Comment ? Je n'aurais su le dire. Dans tous les cas, il fallait s'adapter. Le soldat m'expliquait que ma tenue excentrique avait éveillé ses soupçons et il me pria

de mettre un habit digne de ce nom. Soudain, je repensai à mes instruments de navigation. Peut-être que je pouvais m'en servir pour me sortir de ce mauvais pas. J'interpellai le soldat dans sa langue : « Holà, mon ami, je viens d'un lointain pays inconnu de toi ! J'ai mission de porter à tes chefs quelques trésors en gage de paix et de prospérité. Mène-moi aux stratèges de ta cité ! » Interloqué, le soldat me conduisit à travers les ruelles, qui étaient si étroites que la personne qui sortait de chez elle devait toquer avant d'ouvrir la porte pour prévenir d'éventuels passants. Enfin nous arrivâmes sur la colline de la Pnyx, autrement dit « l'endroit où l'on est serré », où se trouvait l'Ecclésia. Effectivement, les stratèges athéniens, impressionnés et reconnaissants, m'attribuèrent une somme d'argent plutôt rondelette et m'élevèrent au rang de citoyen pour « services rendus à la cité ». Avec de l'argent et un statut de citoyen, finalement, la vie dans l'Antiquité me séduisait. De plus, j'avais rencontré un personnage qui, étrangement, portait lui aussi le nom de Papadimitriou, avec lequel je m'étais lié d'amitié et qui me logeait ! Cela aurait pu durer un certain temps. Mais un beau matin, lorsque je me réveillais, je constatai que la ville était en pleine activité. J'appris par Papadimitriou II, comme je l'appelais à présent, que les Perses envahissaient la Grèce sous le commandement de leur roi Xerxès, et qu'ils marchaient sur la cité. Naturellement, tous les citoyens étaient mobilisés. Comme tout le monde, j'achetai mon équipement de hoplite et me préparai à partir au combat. Cependant, au contraire de l'effervescence joyeuse qui semblait gagner mes nouveaux compatriotes, je ne ressentais nul besoin d'aller me faire massacrer par les troupes adverses. C'est à ce moment que Papadimitriou II me fit une confidence. Lui et une demi-douzaine d'autres citoyens n'avaient pas non plus l'intention de se battre. « Viens avec nous sur Théra¹. Avec ton bateau rapide, toutes les tentatives que fera la milice pour nous rattraper seront inutiles. » Il me donna à réfléchir. N'ayant jamais été d'un naturel très intrépide, préférant les discussions diplomatiques à la force brute, je commençais à trouver la vie dans l'Antiquité trop mouvementée ! Et après tout, c'était de Santorin que j'avais découvert le passé, c'était peut-être de Santorin que je devais retrouver l'époque contemporaine. Nous partîmes discrètement dans ma barque. Le trajet fut des plus courts, mais, à l'arrivée, une dizaine de hoplites d'élite lourdement armés nous dévisagèrent bizarrement. Prudents, nous nous enfonçâmes au cœur de l'île, et si les autres ne m'avaient pas guidé, je me serais facilement perdu dans ce dédale d'arbres et de roche. Du coin de l'œil, je remarquai que la milice nous suivait et je prévins mes compagnons. Mais il était trop tard : les hoplites étaient sur nous ! S'en suivit une course-poursuite effrénée, au cours de laquelle chacun partit dans une direction différente. Nous fuyions comme des lapins apeurés. J'entrepris de

¹ Aujourd'hui l'île de Santorin

dévaler la pente à toute vitesse car la peur me donnait des ailes. Pour aller plus vite, je balançais dans ma course mon armure, mon casque et tout le bazar. Le commandant de la milice trébucha sur mon attirail et s'affala sur le sol. Ravi de mon stratagème, j'essayai de dégrafer mes jambières pour venir à bout de mes poursuivants. C'était une mauvaise idée et je butai sur une racine et effectuai un vol plané. Mais juste avant que je m'écrase sur le sentier, une main ferme me cueillit et me tira derrière un buisson. Je vis passer la milice, qui, dans un cliquetis d'armes, passa sans nous voir, mon bienfaiteur et moi. Je pus tourner la tête et me rendis compte, soulagé, qu'il s'agissait de Papadimitriou II. Il se mit à rire silencieusement, ayant assisté à la chute du chef sur le casque. Tout ragaillardis, nous descendîmes vers le port pour rejoindre le bateau au plus vite. Tout en courant, je me dis que cet endroit n'avait jamais été fouillé et que si un jour je retournais dans le présent, j'aurais des choses à révéler. La journée touchait à sa fin lorsque je mis en route le moteur et je songeais avec nostalgie au présent, qui, quoi que l'on en dise, était tout de même plus confortable que ces époques tourmentées. Les derniers rayons du soleil éclairaient encore faiblement l'île. Machinalement, je tâtais le fond de l'embarcation et y trouvais le petit bouquin de la bibliothèque qui avait dû tomber de ma poche. Je l'ouvris au hasard et restai bouche bée. Une voix familière lisait derrière moi le texte pour moi indéchiffrable. Il était écrit :

« Comment retrouver le passé ?

En sortant du port, à l'heure du lever de l'astre du jour, au premier rayon, quand le brouillard de la paix tombera sur la mer.

Pour le retour, au dernier rayon du couchant, en sortant du port, quand apparaîtra le brouillard de la guerre. »

Tout s'éclairait. Papadimitriou II venait de me lire l'écriture mystérieuse. Il m'expliqua qu'il connaissait ce dialecte grec venant des habitants des Cyclades. J'étais prêt à m'enfoncer dans le brouillard noir que l'on distinguait à peine au loin, mais j'étais indécis : contrairement à moi, mon ami vivant dans l'Antiquité avait beaucoup à perdre. Je ne m'étais pas aperçu qu'il me regardait en souriant. Il avait compris et était bien décidé à tenter l'aventure. Nous entrâmes dans le brouillard. Au petit matin, ayant dévié de notre route, nous longeâmes la côte. Athènes était là, devant nous, avec ses immeubles modernes et ses usines. Je soupirai de soulagement...

Par la suite, Papadimitriou II et moi fîmes de nombreuses recherches sur Santorin qui, comme vous l'imaginez bien, aboutirent à la découverte d'une civilisation originale entre Grèce et Crète. Malheureusement, aujourd'hui, on attribue ces

PÉRICLÈS

découvertes à d'autres. Mais n'oubliez surtout pas que nos aventures se termineront là...

Périclès